

LAVAL-SUR-TOURBE (MARNE)

Lieutenant Philippe ISAAC

par [Alain Girod](#)

ICI REPOSE. .

" DISPARU " qu'est-ce-que cela veut dire ? Il y a tant de façons de mourir et de disparaître dans une attaque comme la grande offensive de Champagne en septembre 1915. Je voudrais bien savoir comment tu es mort, mon pote, mort pour la France !

Blaise Cendrars
La main coupée, Ed Denoël.1946

* * *

Lorsque, venant de Minaucourt-Le Mesnil les Hurlus, l'automobiliste arrive à Laval sur Tourbe, sur sa droite il peut apercevoir un panneau du Touring Club de France annonçant un cimetière militaire. S'il a fait une halte quelques instants plus tôt à la Nécropole Nationale du Pont du Marson, 10.000 tombes, rien ne peut plus l'émouvoir.

Pourtant, sur le petit cimetière de Laval, tout autant que sur les immenses champs de croix rencontrés jusqu'alors, plane le souvenir des grandes batailles qui ont ensanglanté la région. Sous les grands arbres rescapés de la tempête de 1999 une poignée de tombes, simples croix ou monument imposant, rassemble une petite quarantaine d'officiers, sous-officiers et soldats de la Grande Guerre. Les uns reposent dans cet ancien cimetière du front depuis leur mort, les autres les ont rejoint, initialement inhumés dans le petit cimetière de La Croix en Champagne.

Fantassins, artilleurs, aviateur, tous égaux dans la mort ils le sont aussi sur cette parcelle entretenue par le Souvenir Français. Une tombe pourtant étonne plus que les autres par son imposante stature.

*" Ici repose le Lieutenant Philippe Isaac
du 1er Régiment d'Artillerie de
Montagne,
Mort pour la France le 26 septembre
1915 " peut-on lire sur la pierre, haute
dressée.*



Plus de 80 ans se sont écoulés depuis que, sur cette terre crayeuse de Champagne, détremnée par des heures et des heures de pluie au point de devenir une boue liquide et blanchâtre, cet officier originaire de Lyon est tombé sous un déluge de feu.

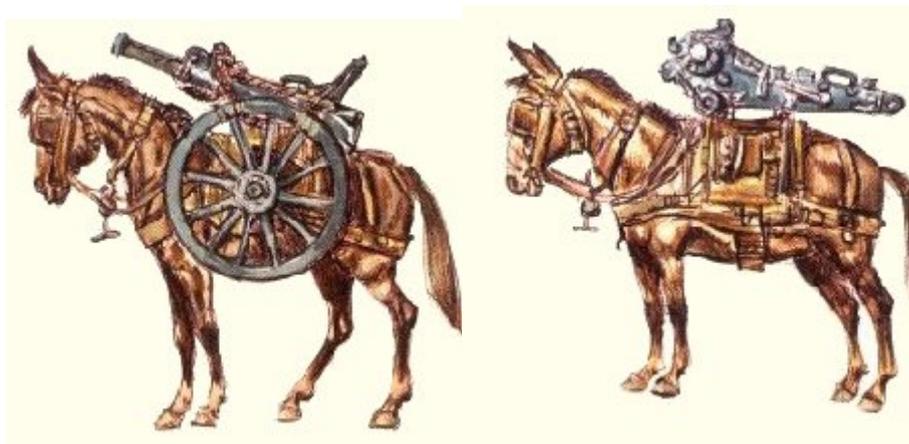
25 septembre 1915, le " En avant " fatidique jeté à la face de tout un front, hérissé de baionnettes de l'Artois à l'Argonne, s'est fait attendre de longues heures, sous une pluie battante et glaciale qui depuis longtemps a traversé le drap bleu horizon devenu raide et pesant comme l'angoisse. En fond sonore, le grondement du canon ne cesse depuis 3 jours. Trois jours durant lesquels les officiers ont répétés à leurs hommes : " Vous avancerez sous un ouragan de fer et de feu qui laminera les défenses ennemies au fur et à mesure de votre progression ".

Toute la nuit des troupes sont montées d'un pas pesant jusqu'aux premières lignes, harassées par

des kilomètres dans la fange crayeuse, pliées sous le poids des armes, vivres et munettes de munitions.

Au nord du village de St Hilaire le Grand, à gauche de ce que les communiqués nomment le Saillant E, la 2^e section de la 7^e batterie du 1^{er} Régiment d'Artillerie de Montagne est rassemblée dans l'attente de marcher à l'attaque, en soutien de la 80^e Brigade d'infanterie.

Cachés de l'ennemi, hommes et bêtes, harnachés et bâtés, courbent le dos sous les averses et attendent les ordres.



L'Artillerie de Montagne est dotée du canon de 80 m/m de Bange à flèche double articulée et de la pièce de 65 m/m de montagne à tir rapide.

Ces pièces d'artillerie sont transportés à dos de mulets, des animaux des plus robustes pour qui l'évolution en terrain montagneux n'a pas de secret et qui, sans dépaysement, ont rejoint la Champagne.. Ces mulets sont appelés : mulet de pièce, mulet de roues et mulets de flèche sur lesquels sont réparties les différentes pièces qui composent la batterie: la bouche à feu de 105 kg, le châssis-frein de 106 kg, la flèche de 80 kg et enfin les roues, l'essieu et le corps d'affût de 105 kg. Munitions, outils, forge et vivres suivent la batterie sur d'autres mulets.

Le lieutenant Philippe Isaac a déjà vécu le feu plusieurs fois depuis le début de la guerre, au Commandement de la 1^{ère} section de la 2^e Batterie du 1^{er} RAM, composée de deux pièces, avec pour adjoint le sous lieutenant Esprit.

En Alsace, en février 1915 déjà , sa section installée sur la rive droite de la Lauch subit un bombardement de l'artillerie allemande qui tue et blesse plusieurs canonniers , détruit des canons et tue plusieurs mulets.

Sa conduite lui vaut l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile de bronze et la citation suivante à l'ordre de la Brigade :

" Bien qu'ayant été repéré par l'artillerie ennemie et sa section ayant subi des pertes sérieuses, n'en a pas moins continué à tirer sur l'adversaire de la façon la plus réconfortante pour les fantassins qu'il appuyait, donnant ainsi un bel exemple de courage, de sang-froid et de solidarité ".

Courant mars, ce jeune officier de 28 ans, il est né à Lyon le 20 mai 1887, engagé à l'âge de 20 ans au titre de Polytechnique, écrit à sa famille en lui adressant le texte ci-dessus :

" Je vous envoie cette citation tout simplement, avec une ombre de vanité peut-être, mais sans faux orgueil, car je n'attache pas une grande importance à ces témoignages extérieurs, ne cherchant qu'à obtenir celui de ma conscience pour mon devoir modeste ou brillant de chaque jour. Je pense cependant avec plaisir à la fierté que l'honneur rendu au nom familial vous inspirera, car cette fierté est une forme de l'affection qui nous lie ".

Quelles sont les impressions de Philippe Isaac quand il débarque en gare de St Hilaire au Temple, le 18 septembre, en provenance d'Alsace, via Troyes ? La connaît-il déjà cette Champagne pouilleuse qui va être son linceul ? En s'installant au bivouac dans le bois de l'Ecole Normal de Tir, pense-t-il déjà au danger de l'attaque qui se prépare ?

Il a encore en tête les affrontements de juin avec sa batterie qui lui valurent une nouvelle citation, à l'ordre de la Division, ainsi rédigée :

" Depuis le début de la campagne, a donné maintes fois des preuves de grande énergie, de sang- froid et de courage. Le 17 juin en particulier, sa section étant soumise à un tir extrêmement précis de l'artillerie ennemie, qui a mis une de ses pièces hors de service, a continué à remplir sa mission dans des circonstances très délicates ".

Il ne peut s'empêcher d'avoir une pensée pour ses soldats, morts au combat depuis août 14, blessés, atrocement mutilés, étendus sans vie parmi les débris de leur pièce détruite : les Fraisse, Rabisin, Pernollet, Moulins, Démolis et tous les autres qu'il a vu partir à regret, enveloppés en hâte dans une toile de tente ou conduit vers l'arrière, vers l'ambulance.

Il ne peut que penser à ses camarades de régiment du 6è RA de Valence, ses compatriotes de Polytechnique, soldats, sous officiers ou officiers aujourd'hui, perdus dans la tourmente.

Sa préoccupation ce sont ses parents, sa jeune femme, Anne, épousée en 1912 et son jeune bébé de quelques mois, une petite fille qu'il adore et qu'il a quitté à regret mais si fier d'aller accomplir son devoir et de mettre à profit ses galons de lieutenant acquis dans la réserve. Lyon est bien loin en cette nuit du 24 septembre 1915. Tout autour de lui, à des kms à la ronde, l'armée française se met en place : les 2è et 4è Armées prennent leurs positions de départ ; depuis Moronvilliers jusqu'à l'Aisne soit sur un front de 25 kms, 35 Divisions d'infanterie tentent d'oublier le bruit du pilonnage d'artillerie qui dure depuis trois jours et prépare le terrain pour l'attaque.

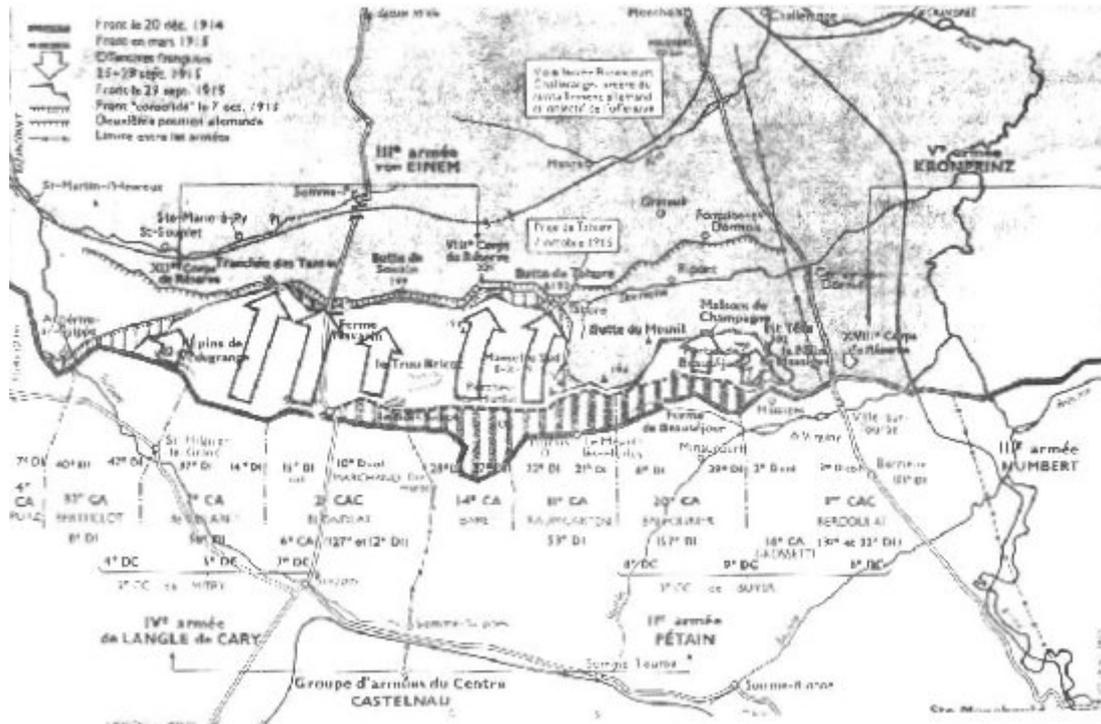
La pluie glaciale, incessante, continue de démoraliser le troupier et transforme les tranchées en un borbier glissant et blanchâtre.

Quelque part, Pétain et De Langle de Cary élaborent les derniers ordres, prévoient, s'éternisent devant les cartes d'état major, jettent les dés qui scelleront le sort des combattants.

L'attaque est prévue pour 9 heures, demain matin, 25 septembre 1915 et le pilonnage des premières lignes ennemies se poursuit ; les 75, 155 et 220 écrasent les tranchées, laminent les abris de deuxième ligne, hachent les barbelés et chevaux de frise allemands. Certaines pièces disparaissent sous les douilles d'obus ; les artilleurs sont épuisés mais ne réduisent pas la cadence. Certaines pièces, dira-t-on, tireront jusqu'à 3000 obus.

Vers 6 heures du matin, quelques avions prennent l'air pour des reconnaissances d'observation ; mais ils reviennent rapidement au sol, les nuages bas déversent sur la plaine une mauvaise pluie d'équinoxe. De plus, le couvert bas des bois de sapins est invisible sous la fumée épaisse produite par les incessantes explosions.





Dans les tranchées, le café, la gnôle sont distribués ; les troupes sont silencieuses, les visages tendus, les mains tremblent un peu dans le froid humide de l'aurore. Les uns se cachent pour fumer une cigarette, d'autres écrivent quelques mots à la hâte, derniers mots pour l'être cher. Les chefs de section visitent leurs hommes ; un brancardier aumônier transmet la bonne parole, reconforte, reçoit des confessions, distribue quelques médailles. Le jour se lève.

Initialement prévu pour 9 heures, l'assaut est repoussé d'un quart d'heure ; à l'heure exacte, l'artillerie allonge son tir et, au coup de sifflet, les chefs de section enjambent le parapet, entraînant derrière eux une masse hurlante.

La 7^e batterie du 1^{er} RAM, celle du lieutenant Isaac, se trouve mêlée à la troisième vague d'infanterie comme batterie d'accompagnement , qui, au pas de gymnastique, monte à l'assaut de l'Epine de Védegrange. Canonniers et mulets se déplacent à découvert et s'offrent immédiatement au tir de l'ennemi. Les pertes sont cruelles.

Si les premières et secondes lignes ennemies sont dépassées sans heurts, les troisièmes lignes sont intactes et truffées de mitrailleuses qui arrosent sans crainte mulets et servants de batteries. Isaac exhorte ses hommes et les pousse en avant, utilisant le moindre repli de terrain pour se protéger. Des mulets s'écroulent, pris sous le feu des mitrailleuses Maxim ; malheureusement, un mulet qui tombe, c'est une pièce inutilisable. Les corps jalonnent le chemin parcouru, hommes et bêtes, unis dans la même destinée, déchiquetés, recroquevillés et sanglants.



Un des premiers, le lieutenant Isaac est touché à la cuisse ; dans l'impossibilité de marcher, il se fait panser par deux hommes qui le hisse sur un mulet ; appuyé au garrot de l'animal, il continue de la voix à pousser sa section en avant ; quelques dizaines de mètres plus loin, alors que le trompette Bringaz s'écroule raide mort, le lieutenant Isaac est désarçonné par une balle qui l'atteint au bas ventre. Ensanglanté et râlant, il roule à terre. Deux canonniers se précipitent vers lui, le mettent à couvert et le pansent sommairement ; il les repousse, leur crie " En avant " et les oblige à poursuivre leur avance jusqu'aux fils de fer ennemis.

L'Épine de Védegrange est prise par le 7^e Corps d'Armée et les allemands laissent entre nos mains 25 000 prisonniers et 150 canons ; mais l'offensive est un échec sanglant, 25 000 tués ou disparus et plus de 38 000 blessés rien que pour la 2^e Armée, causé par le mauvais temps, la faiblesse des liaisons et transmissions entre artillerie et infanterie, un manque de moyens et une préparation d'artillerie insuffisante. Jamais les deuxièmes positions ne furent rompues sur tout le front et nos troupes s'agglutinèrent sur des nids de mitrailleuses qui les réduisirent à néant.

Le soir du 25 septembre, les brancardiers régimentaires arpentent le champ de bataille et relèvent, dans la mesure du possible, morts et blessés ; à chaque pas, leur quête est fructueuse ! Dans la soirée, ils emportent le lieutenant Isaac vers l'hôpital d'évacuation installée à St Hilaire au Temple.

Médecins, infirmiers, brancardiers s'affairent autour des blessés, souvent agonisants. Ceux dont les blessures ne laissent aucun espoir sont abandonnés à leur sort au profit des blessés plus légers. A regret, médecins et chirurgiens doivent prendre des décisions inéluctables.

Le lieutenant Isaac est parmi les plus gravement atteints ; il a perdu énormément de sang et, dans la plupart des cas, les blessures au ventre ne laissent aucune chance aux blessés. Malgré les soins qui lui sont prodigués, il meurt vers une heure du matin et comme bien d'autres soldats morts à l'hôpital de St Hilaire au Temple, est enterré dans le cimetière créé près de la gare de la petite commune.

Le 2 novembre 1915, le Général De Langle de Cary signe la citation qui attribue la Croix de Guerre avec Palme au lieutenant Isaac avec la citation suivante :

" A conduit avec la plus grande bravoure une section d'artillerie de montagne chargée d'appuyer l'infanterie marchant à l'assaut d'une forte position ennemie, au combat du 25 septembre 1915. Blessé grièvement de deux balles, a renvoyé en avant un sous-officier et un canonnier qui s'arrêtaient pour le secourir en leur disant : laissez-moi, ce n'est pas ici votre place et marchez en avant ".

En juin 1919, le Maréchal Pétain nomme Philippe Isaac Chevalier de la Légion d'Honneur.

Lorsqu'après-guerre, les regroupements des tombes isolées et des petits cimetières de guerre s'effectuèrent pour créer les vastes Nécropoles, la famille du Lieutenant Isaac, en l'occurrence son épouse, souhaite que sa dépouille reste là où il périt et fait édifier sur sa tombe un monument de granit.

Et les années passent. La tombe, connue dans les villages avoisinants sous le nom de " tombe des tilleuls " se trouve cernée de broussailles, envahie par les ronces et ses abords souvent jonchés de détritiques de tous genres. Les lettres dorées s'estompent, rongées par le lichen.

Au début des années 80, Mme O'Sullivan, la fille du lieutenant Isaac, se sentant trop éloignée de St Hilaire au Temple et déjà âgée pour continuer à entretenir correctement la tombe de son père accepte la proposition du Délégué Général du Souvenir Français pour la Marne de déplacer la tombe vers le cimetière de Laval sur Tourbe.

Aujourd'hui, Philippe Isaac n'est plus seul sur le sol champenois. A Laval sur Tourbe il a rejoint ses frères d'armes, comme lui tombés lors de la grande offensive meurtrière et inutile du 25 septembre 1915.



Sources :

Recherches personnelles
Archives départementales de la Marne
Cours d'histoire des Ecoles Militaires.

Dessins :

L et F. Funcken

Photos :

A. Girod, Mme O'Sullivan, Ch. Michel délégué du Souvenir Français